

## 1.

Comment vas-tu ? Tu travailles encore à la bibliothèque ? Es-tu toujours passionnée par les livres ? Et pour les acquisitions de la bibliothèque, peux-tu choisir les titres ?

Ça me plairait aussi comme travail. Je suppose que tu en es contente ! Vivre avec des livres, sans vider son portefeuille pour en encombrer la maison ; être entouré de livres tout au long de la journée sans être submergé par d'innombrables pages que l'on ne lira probablement jamais...

Ainsi, en travaillant dans une bibliothèque, on peut tout emprunter, même des usuels qui d'habitude n'ont pas le droit de quitter la salle de lecture ; on a de beaux ouvrages à portée de main, et on peut garder tout l'espace à la maison pour « ses amis intimes ». On en trouve si rarement d'ailleurs, que l'on ne court pas le risque de se retrouver envahi par des mécréants...

Voilà : passer son temps dans cet univers livresque, tout en restant libre chez soi ; prétendre que la réalité des idées ait une entrée dans la vie des jours ouvrables. C'est pour cela que ça me dirait bien de travailler dans une bibliothèque.

Enfin, tu me diras que ce n'est pas tout à fait comme ça que ça marche...

Je t'écris une fois de plus, j'espère que tu ne m'en voudras pas...

## 2.

As-tu reçu ma dernière lettre ?

— Laquelle ?

Bonne question ! Je ne suis pas sûr. Je ne t'ai pas envoyé toutes les lettres que j'avais écrites pour toi. Je suppose que la dernière c'était celle où je te parlais de ces « trois ans ».

C'était la carte postale avec une calla, la fleur emblème de l'Exposition internationale d'horticulture, que j'avais mise dans une enveloppe. Je me rappelle l'enveloppe que j'ai dû utiliser pour éviter que quelqu'un de ta famille puisse lire ce que je t'avais écrit.

J'avais probablement ajouté une petite feuille, mais bien que je me voie encore très clairement dans le café où je l'avais écrite, sous la véranda verte qui débordait sur le trottoir, je ne suis pas tout à fait sûr en ce qui concerne cette feuille.

Je crois avoir commencé à écrire sur la carte postale, puis, comme je le fais très souvent, j'ai sans doute continué sur une feuille jointe. Je ne sais donc pas si la chose essentielle de ma lettre se trouve sur la carte postale ou sur le papier à lettre. Peu importe...

Je t'avais écrit que j'aimerais te revoir dans trois semaines, trois mois ou trois ans.

A l'époque, te parler de « trois ans » me semblait être une plaisanterie extravagante.

Je savais que tu n'allais pas me répondre, on prévoit ce qui est dans l'ordre des choses et non pas des surprises. En même temps, j'étais convaincu qu'une telle lettre devrait susciter une réponse !

Mais c'est lorsqu'on est trop sûr que l'on se trompe.

### 3.

Tu n'as jamais répondu, et c'est mieux ainsi.

— Pourquoi ?

Et bien, c'est pour « l'après ! » Qu'est-ce qu'on fait après ? Retomber dans le silence ? Se dire : « à la prochaine », tout en sachant que l'on ne se reverra plus jamais. Pour résoudre quoi ? Dans quel but ? Et comment ?

Tu te souviens encore de l'exposition d'horticulture ? Tu l'as vue ? C'est dommage qu'on ait transformé le terrain en une zone commerciale et industrielle et non pas en un parc comme on l'a fait lors des deux expositions à Vienne.

Le jour où j'y étais, il pleuvait. Pas trop fort au début. Je me souviens du terrain vaste qu'on arrivait à peine à parcourir en une journée. Plus tard, dans l'après-midi je buvais mon café sur la terrasse, plus ou moins abrité de la pluie, et j'écrivais d'autres cartes postales.

Je m'embrouille. Je t'avais écrit le matin. Alors, j'ai dû prendre le petit-déjeuner en ville, avant d'aller à l'exposition.

— Mais ce n'est pas possible ! Je n'avais qu'une journée, je ne pouvais donc pas tergiverser comme d'habitude ! A moins que l'exposition ne fût ouverte qu'à onze heures le dimanche.

Eh bien, je ne sais plus. Les cartes postales, j'ai dû les acheter alors dans le café, en ville. C'est fou comme on oublie vite tous ces détails. Me reviendraient-ils si j'y retournais ? Quand est-ce que je l'ai écrite exactement, cette lettre ? Si tu m'avais répondu, je ne me poserais pas tant de questions maintenant.

#### 4.

Peut-être que tu ne les as jamais lues, mes lettres ?

— Il y en avait combien ?

J'ai dû t'en envoyer au moins quatre ou cinq.

Mais une fois que c'est fini, cela sert-il à quelque chose de se parler ?

Parler peut-être, mais s'écrire ? Déjà l'explication à vive voix n'est qu'un dessin à crayon qui retrace un paysage pittoresque. La parole écrite se transforme en une silhouette qu'on aperçoit derrière une vitre opaque. Ecrire des lettres, ça n'a aucun sens.

Des lettres... Quand je suis venu ici, au bord de la mer, il y a un mois, j'étais sûr d'en recevoir tant. Dès mon arrivée, j'avais envoyé mon adresse à tout le monde, et chaque jour j'attendais le facteur avec impatience.

Ce n'est qu'au bout de trois semaines que j'ai reçu la première, et à partir de ce moment-là, j'ai commencé à me résigner à ne plus les attendre.

Les lettres ! On les attend presque comme des révélations et des choses inouïes. Lorsqu'on les prend dans la boîte en palpant l'épaisseur du contenu, il y a encore un air mystérieux qui les enveloppe. La vie est imprévisible, tout peut arriver. Ça doit être possible de se communiquer des choses plus fortes et pertinentes que le cours des événements et le prix des légumes.

Dire une chose qui se traduit par « je te comprends, la vie est merveilleuse... »

L'ascenseur monte jusqu'au sixième étage, et c'est le moment où le monde réel s'empare du contenu de la lettre,

et que le mystère s'évapore peu à peu. Dès qu'elle attend sa rupture sur la table, on sait qu'il n'y aura pas de révélation cette fois-ci. Il y aura probablement le compte rendu du dernier week-end ou le récit de la journée avec des amis. On attend des conjectures sur les mystères de la vie pour ne recevoir que le petit train-train quotidien de la vie des autres.

Et c'est comme ça la vie, ce dont on rêve se dissout en petits détails enveloppés de mystère.

Eh bien, de quoi parlera-t-on sinon de sa vie de tous les jours ? Ce n'est pas plus banal que le vert du pré dans le tableau. Enfin, des lettres, j'en écris de moins en moins.

J'avais d'ailleurs attendu trois jours avant d'ouvrir cette première lettre. C'est une question de ne pas se précipiter sur les choses qu'on a trop attendu.

En plus, les lettres sont outrageusement démodées. Vaut mieux écrire des e-mails. Là il n'y a rien à craindre. On tape deux lignes, et toc, ça y est ! Pas besoin de faire tout un détour pour venir à l'essentiel.

Mieux encore, on peut même se passer de l'essentiel, emballé dans de jolies phrases, et se contenter de banalités qui, au fond dévoilent peut-être l'essentiel de la vie.

Une fois j'avais préparé un e-mail pour l'envoyer à ton adresse électronique de la bibliothèque. J'ai hésité, et puis, heureusement, j'ai laissé tomber.

A quoi bon t'importuner avec ça ? Tu aurais eu l'impression que je te poursuis. Et donc, je ne t'ai rien envoyé, car je ne voulais ni t'effrayer ni attendre de nouveau. Une lettre sans réponse, ça va encore. On a l'habitude. Mais avec les messages électroniques, ça a tout changé ! Une réponse, aussi courte qu'elle soit, s'impose ! Et on l'attend avec plus d'impatience qu'une réponse épistolaire.

Mais rien n'est parfait, car les courtes réponses électroniques à la hâte sont encore plus amères que les silences épistolaires.

J'ai un ancien ami qui m'écrit de temps à autre ; je lui réponds, puis, plus rien. Tout à coup, trois ans plus tard, ça lui prend, peut-être pendant une réunion interminable, et il m'écrit de nouveau. Il s'empresse de m'assurer de son amitié sincère et serait prêt à faire mille kilomètres pour me rendre visite.

C'est ça l'amitié, ou peut-être c'est une simple question de rhétorique que je ne comprends pas.

Les lettres, c'est des mots d'assurance : tu es important pour moi ! Autrement dit : tu pourrais m'être utile.

La question est : quoi répondre ? Et dans quel but ? Pour mon ancien ami c'est simple, il s'agit de ne pas se perdre de vue complètement. Il n'en a rien à cirer de mes préoccupations actuelles, mais peut-être qu'il aura besoin de moi un jour ou l'autre. Et si ce n'était que pour réanimer quelques souvenirs du bon vieux temps.

— Elle se conserve si facilement, l'amitié ? Peut-on parler du passé comme si c'était du présent ? Pourquoi pas.

Mais nous ? J'aurais bien aimé te revoir, tout en refusant l'idée de vouloir renouer avec toi. Je voulais te revoir, en me disant « sans plus ». Mais je sentais le contraire de ce que je prétendais. Aurais-je pu m'empêcher de céder à la tentation ?

Attendre le moment où il n'y avait pas de femme dans ma vie : pour ne pas commettre une indécatesse ou pour faciliter les choses ? Je voyais le moment venu.

Pour quoi faire ?

Pour tomber dans l'embarras, pour se disputer, ou pour pouvoir se réconcilier ? Ou simplement pour te dire

— t'es une femme merveilleuse.

L'idée de renouer est si douce – et si traître à la fois ! C'était aussi bien que tu n'aies plus jamais répondu à mes lettres.

## 5.

Ça fera bientôt six ans que je t'avais écrit la lettre de l'exposition, en ajoutant que ce serait la dernière. Eh bien, celle-ci n'en est pas une ; pas tout à fait au moins. Et j'ai tenu ma promesse de ne plus en écrire.

Il n'y aura qu'un seul livre.

J'aurais bien voulu te revoir. J'espérais que tu me répondrais ; sans y compter pourtant. Au bout d'un an je n'y pensais plus. Les premiers jours, pourtant, j'attendais, incrédule de ne pas recevoir un mot de toi !

Je me sentais le cœur léger, proche de toi, si ce n'est pas trop franc à le dire maintenant. Comme si on était complice de quelque chose. Mais les envies de notre cœur nous créent des illusions.

Tu as dû sourire de mes « trois ans » ; mais je me souviens également de m'être légèrement moqué de l'accent de ta région – et ça a dû te vexer énormément. Si tu avais d'abord hésité à me répondre, cette blague inutile devait t'en dissuader.

Maintenant c'est différent, je ne peux plus imaginer de te voir, parce que même si on se revoyait un après-midi, je ne pourrais pas tout t'expliquer. Non seulement, parce qu'un après-midi serait trop court, mais aussi parce qu'il y a des années et des circonstances qui nous séparent et qui ne nous permettront pas d'aborder notre passé en l'espace de quelques heures.

Je ne te parlerai plus de rendez-vous. Et c'est aussi la raison pour laquelle je t'écris une lettre aussi volumineuse. Je veux puiser aussi profondément qu'il me soit possible, dans ma mémoire et dans mon cœur et dans ma conscience, pour y voir plus clair.

J'hésite encore entre la bibliothèque et l'adresse de tes parents pour te faire parvenir cette lettre. Je ne voudrais pas t'importuner ; mais je veux être sûr que tu la reçoives.

Même si je peux imaginer que tu ne la liras pas, je te l'enverrai. L'essentiel est que tu voies que je me suis donné beaucoup de peine à écrire tout ça, après tant d'années. C'est tout.

Peut-être est-il préférable que tu ne la lises pas ; tu seras moins troublée dans tes convictions. Et ton silence prouve que tu dois en avoir ou que tu en cherches.

En refusant de la lire, tu en tireras une sorte de satisfaction. Tu pourras juger mon travail inutile.

De mon côté, si j'y pense, je n'aurai peut-être plus besoin de l'envoyer ; ça serait une vengeance de ma part. T'écrire tout cela sans que tu le saches ! Te confier mes rêves et mes pensées les plus intimes, et puis les mettre dans un livre sans te parler. Mais, ai-je besoin de me venger de ton silence ?

— Non.

Moi, je suis un peu en retard avec ce livre, c'est tout.

## 6.

Ça fait un mois que je suis ici. Je suis arrivé le 28 octobre. Juste au moment où les émeutes à Paris ont commencé à enflammer la ville et les débats. Dans l'ensemble la question est, si l'Europe doit suivre l'exemple des Etats-Unis où on ne vit que pour travailler, ou si on arrive à échapper à l'appauvrissement de la masse en profit du capital.

La logique du profit est sans pitié, on met les quinquagénaires à la porte et un quart des jeunes n'a pas de travail ; la sous-traitance, l'internationalisation économique, les contrats bidons, l'embauche qui se fait à travers des agences qui n'ont plus de responsabilités ; bref, la libéralisation de l'économie à tout prix.

On chérit le client et maltraite l'employé. On nous promet des vacances de rêve pendant que nous n'avons plus de soirées libres et que nos voisins brûlent les voitures. L'injustice sociale semble avoir le même effet que l'état de guerre qui déchaîne la bête humaine.

J'ai trouvé ce petit studio grâce à une amie qui a dû déménager pour son travail.

Je ne connais personne dans cette ville. J'hésite à me faire des amis, j'ai envie d'être seul. J'ai souvent pensé à me réfugier dans un monastère – comme jardinier, non comme moine, bien sûr. Je n'aurais pas envie de me laisser enfermer par une religion qui ressemble aux animaux empaillés au musée d'histoire naturelle.

Ici dans mon petit meublé je suis plus tranquille et plus seul que dans un monastère. Mais cet état heureux me

coûte cher. Ce serait merveilleux de pouvoir vivre comme ça. Je passe mon temps à étudier l'histoire et à lire.

Et je t'écris.

En lisant la biographie de Charles VI, j'ai enfin trouvé les détails d'un procès contre deux femmes, accusées d'avoir envoûté un homme.

Il y a cinq ans, j'ai trouvé ce petit paragraphe dans un bouquin d'histoire :

« A Paris en 1390, une jeune femme, Jehanne de Brigue, sauva la vie d'un homme qui était sur le point de mourir. Par la suite, cet homme l'accusa d'avoir eu recours à la magie. Jehanne le dénia, mais, torturée, accusa l'épouse d'avoir ensorcelé son mari. »

Après avoir lu ces quelques lignes je voyais tout de suite un drame de jalousie et une intrigue énigmatique. L'homme qui veut se débarrasser de sa femme pour en épouser une autre, les femmes qui s'entraccusent et qui meurent toutes les deux, et l'homme qui garde son secret pour ne pas périr avec elles sur le feu. Est-ce qu'il les avait vues mourir ? Jehanne, est-ce qu'elle était sa maîtresse ? Pour combien de temps avait-elle espéré échapper à la peine de mort ?

J'ai vainement fouillé plusieurs catalogues dans des bibliothèques, et j'ai fait des recherches sur Internet, où on trouve quelques détails, mais personne n'indique la source.

Et bien, grâce à la biographie de Charles VI par Bernard Guenée, j'ai enfin trouvé un indice sur la source !

On trouve le compte rendu de cette histoire navrante dans le « Registre criminel du Châtelet de Paris ».

Ce qui est fascinant, c'est à quel point on se donne du mal à rendre justice dans un temps autrement cruel et inhospitalier. Le registre, dans sa version imprimée, accorde soixante-cinq pages aux procès des deux femmes. J'ai mis